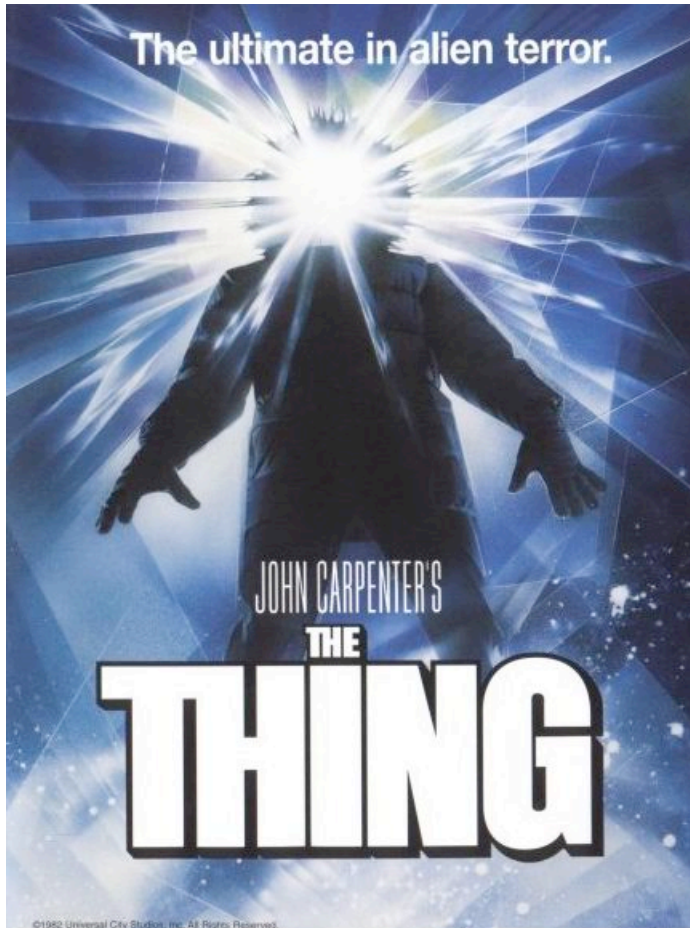


***The Thing (La Chose)*, 1982, et *They Live (Invasion Los Angeles)*, 1988, de John Carpenter**

Quoique, assez curieusement, le cinéma ne leur rende pas souvent honneur, les genres dits « secondaires » sont décidément les plus passionnants – le fantastique et la science-fiction en particulier – en ce que, usant d'humour, de métaphores et de



références diverses, ils permettent des postures critiques beaucoup plus élaborées que dans d'autres genres. Carpenter est l'auteur de navets à peine regardables (son remake du *Village des Damnés* est un vrai fiasco cinématographique), mais aussi de véritables chefs d'œuvres, comme *They Live* et *The Thing*.

Qu'on me permette d'abord un mot sur *They Live* (en français... *Invasion Los Angeles* !). Tourné dans la tourmente libérale, plus précisément reaganienne, des années 1980, c'est-à-dire à un moment où le libéralisme de type néo-classique suscitait de l'enthousiasme, donc n'était pas encore cette évidence banale, cette vulgate de la vie quotidienne qu'il est désormais devenu jusque dans les chœurs du commerce équitable, ce film arriva comme une sorte de radeau de sauvetage des non-enthousiastes dont, quoique encore adolescent, je

faisais partie. Non seulement il allait à contre courant, mais il utilisait pour ce faire cela même qui avait été en son temps la principale métaphore anticommuniste : les extra-terrestres, figures de l'envahisseur soviétique, homogènes, semblables, sans individualité. Ironiquement, Carpenter donnait aussi aux héros de son film les traits des monstres bodybuildés du cinéma d'action de l'époque, dont Thierry Isabelle a justement rappelé qu'il relevait d'un processus de *compensation virile*. Sauf que les musclés de Carpenter étaient de simples ouvriers itinérants, paumés, pas même dignes de roter avec l'Orang-Outan Clyde des films d'Eastwood.

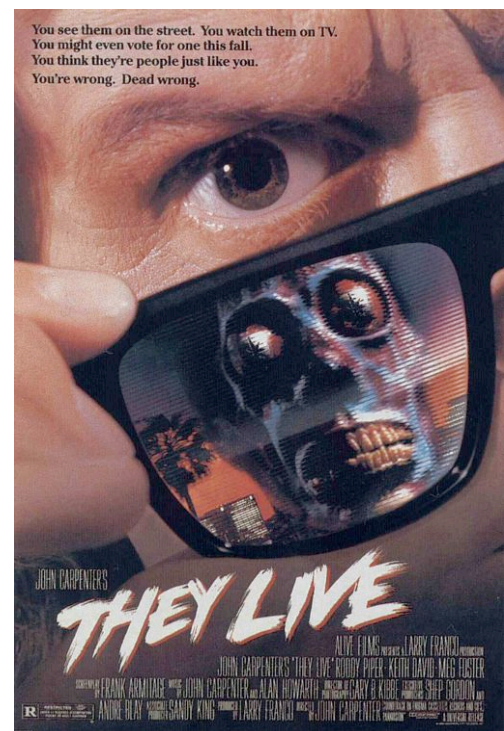
Le principe du film est demeuré célèbre : le personnage principal découvre des lunettes de soleil qui lui permettent – en référence très nette au mythe platonicien de la caverne, peut-être aussi au *Congrès de futurologie* du regretté Stanislas Lem – de voir le réel derrière l'apparence, en l'occurrence, les messages subliminaux cachés au creux des publicités et des objets de consommation, lesquels enjoignent les citoyens à obéir, à consommer, à se reproduire, à travailler toute sueur dehors, à se soumettre toute canine dedans, etc., mais aussi le vrai – et affreux – visage d'une partie de la population, hommes d'affaire, banquiers, cols blancs du marketing ou de la GRH, politiciens, journalistes, présentateurs de TV et autres séides des médias,

lesquels sont en fait, on l'aura compris, des extra-terrestres venus non pas tant pour envahir la planète bleue, mais pour s'y enrichir ! L'état de suggestion, l'hallucination permanente des humains étant causés par les ondes que propagent les antennes des networks, l'objectif des résistants est bien entendu de détruire ces mêmes antennes. Cela sera fait, au prix du sacrifice des héros et avec pour résultat quelques gags finaux (les visages des bourgeois d'outre-galaxie apparaissant tout-à-coup) qui rendent le ton militant digeste et font oublier les approximations scénaristiques de la fin du film.

The Thing est un film fantastique par son propos, son ton et son ambiance, alors que sa trame fonctionne comme celle d'un film d'horreur (par élimination progressive des protagonistes). Il est moins ouvertement politique ainsi que moins humoristique que *They Live* ; il est surtout franchement plus désespérant, notamment durant l'ultime séquence : non seulement les héros, qui ont combattu à huit clos, dans une station polaire, un être capable de copier toutes les formes de vie (un thème classique du fantastique, dont un autre génial avatar est *Invasion of the Body Snatchers*), sont condamnés à une mort certaine, mais en plus leur sacrifice n'a servi à rien, *et ils le savent*. C'est d'ailleurs ce fait précis qui distingue ce film des autres productions fantastiques et qui rend sa chute si accablante. C'est à leur chute que l'on reconnaît les grands films... Non pas que la seule fin d'une histoire donne à celle-ci toute sa cohérence, mais enfin, c'est elle qui rattache la fiction à la vie.

Dans le cinéma néo-réaliste, comme, par exemple, dans le chef d'œuvre *Il Ladre di bicicletta* (dont je n'ai jamais pu regarder la scène ultime, laquelle m'est moralement insupportable), le désespoir du spectateur est provoqué par le sentiment d'injustice et d'absurdité du destin des personnages. Ceux-ci (je pense aussi aux deux gamins de *Sciuscia*), profondément moraux, sont confrontés à des logiques sociales amoraux, neutres, mécaniques, souvent investies, usitées par des gens immoraux et qui les amènent, eux-mêmes, à des actions immorales. De plus, dans la plupart des cas, il n'y a pas, comme dans le fameux roman de Garcia Marquez *Chronique d'une mort annoncée*, qui fonctionne sur le même principe, un personnage cherchant à arrêter l'enchaînement des événements ou pouvant témoigner de la bonne foi des individus voués à l'injustice, quelqu'un qui rétablirait la vérité, qui, du moins, laisserait au spectateur l'espoir que cela puisse se faire.

Dans *The Thing* (comme dans *Invasion of the Body Snatchers*), le désespoir du spectateur est provoqué par le constat d'un triple échec que confirme la mort lente et dérisoire des personnages : échec de la définition de l'humanité elle-même ; échec des stratégies individualistes visant à la survie et des individus et de l'espèce ; échec, enfin, de la moralité, en tout cas de la volonté de combattre pour une juste cause. En effet, l'humanité, dans ce film, n'est rien d'autre que le vain souhait de lui donner une définition par la négative, par contraste avec un *Autre* absolu, dont rien n'est dit sinon qu'il ne semble pas avoir d'intériorité propre. À l'instar des animaux, les hommes sont forcés de se penser par ce qu'ils ne perçoivent



pas d'eux-mêmes dans une autre espèce, dans quelque chose de vivant qui se résume à une menace sur... mais sur quoi, au fait ? Leur sentimentalité ? Leur mémoire ? Une vague intégrité de leur plus vague encore intériorité ? Même la menace n'est pas bien définie et ne renvoie donc à rien de particulier chez l'homme : elle le vide de sens avant de l'avoir vidé de lui-même. *The Thing* est un film sur l'indétermination ; il manifeste l'angoisse de cette indétermination qui est à la base de la modernité et à l'ouvrage dans la modernité – indétermination qui brouille les pistes entre le vrai et le faux, qui rend inepte la prétention de distinguer l'original (ou l'originel) de l'artificiel –, thème cher à Philip K. Dick. L'individualité y devient derechef un trucage, un mythe fondateur qui ne fonde plus que du rien, du rien béant, disponible à la copie. De fait, le vieux thème américain du duel (final), opposant le Bien et le Mal, perd, lui aussi, toute signification. Les stratégies individuelles de survie passent donc pour ridicules autant qu'inefficaces. Quant à la moralité, elle suit le reste : les humains se révèlent aussi amoraux que ce qui les menace ; on n'a affaire qu'à la survie d'une espèce contre une autre, un point c'est tout. Et si le spectateur était désespéré de l'injustice subie par les personnages des films néo-réalistes, il est ici désespéré par l'absence d'un référent à la justice, à une quelconque moralité, ainsi que par la perte de densité des personnages qui sont chosifiés, qui deviennent la chose de la chose : qui sont objectivés jusqu'à n'être plus rien à leurs propres yeux.

Frédéric DUFOING